Une démission

Kawkab al-Charq, 9 juillet 1933

Ce n'est pas le Premier ministre qui l'a présentée, et il ne saurait convenir qu'il le fasse. Sa santé — Dieu soit loué — est florissante, et le rétablissement — Dieu soit loué — s'avance vers lui à grands pas rapides. Il ne conviendrait pas non plus que le Premier ministre la présentât, même si sa santé était si affaiblie et si défaillante qu'elle ne lui permît plus d'assumer ces lourdes charges que l'on appelle les charges du gouvernement. Car le nom du Premier ministre supplée à sa santé ; le nom du Premier ministre est bien capable de faire se lever les ministres pour porter le fardeau du gouvernement, d'en absorber la peine et d'en conduire les affaires aussi bien que la peine peut être absorbée et les affaires conduites !

Dans le nom du Premier ministre réside une puissance devant laquelle les montagnes s'effondrent et la terre tremble. Dans le nom du Premier ministre réside une bénédiction par laquelle la stérilité se mue en fertilité, la crise en abondance, et la misère en bonheur et en félicité. Si le Ministère a rassemblé, dans le nom du Premier ministre, les conditions les plus solides et les plus puissantes pour sa vie et sa bénédiction, il a alors rassemblé les conditions les plus solides et les plus puissantes pour sa vie et sa longue pérennité. Ce n'est donc pas le Premier ministre qui a présenté une démission — car il n'en a aucun besoin, et il est pleinement convaincu, tout comme nous le sommes avec lui, qu'il servira l'Égypte en bonne santé comme dans la maladie, qu'il la servira de près comme de loin, et qu'il la sauvera qu'il participe ou non activement au gouvernement. Si le Premier ministre avait résolu de soumettre sa démission à Sa Majesté le Roi — au motif de la maladie ou de son éloignement à l'étranger — l'Égypte tout entière se serait précipitée vers lui pour le supplier instamment de retenir sa démission ou de la retirer. Car l'Égypte tient à son Premier ministre ! L'Égypte est captivée par son Premier ministre ! Elle l'aime comme une mère dévouée et tendre aime son fils fidèle et unique. L'Égypte a goûté, sous le règne de son Premier ministre, à des formes de bonheur et de félicité qu'elle savoure et chérit et qu'elle est fermement résolue à voir durer et se perpétuer. L'Égypte avait-elle jamais goûté à la douceur de la liberté avant le Premier ministre ? L'Égypte avait-elle jamais joui de l'honneur et de la dignité avant le Premier ministre ? L'Égypte avait-elle jamais connu la prospérité et la richesse avant le Premier ministre ? L'Égypte s'était-elle jamais plainte d'avoir trop d'argent, au point d'en être presque accablée, avant le Premier ministre ? Comment donc l'Égypte pourrait-elle vouloir se séparer de son Premier ministre, ou lui permettre de démissionner ? Jamais — le Premier ministre ne démissionnera pas, et l'Égypte ne le permettra pas ! Et nul ne doutera que si le Premier ministre présentait sa démission ou en émettait la suggestion, il ne le ferait que contraint et forcé — sous la contrainte de ces Anglais qui n'aiment pas l'Égypte et ne lui veulent pas de bien, qui affichent leur soutien au Premier ministre tout en tramant secrètement contre lui et

en soutenant activement les Wafdistes. L'Égypte doit retourner contre les Anglais leur propre complot, écarter leur mal d'elle-même, entourer son Premier ministre de cœurs et d'âmes, et prévenir toute tentative anglaise de le contraindre à démissionner. Cela ne regarde pas les Anglais ; cela ne regarde que l'Égypte seule. Le Premier ministre a donné à l'Égypte un exemple d'honneur et de dignité, de fierté et de refus de plier, qu'elle n'oubliera jamais — le jour où il a réduit M. MacDonald au silence et l'a remis à sa place quand celui-ci a voulu s'ingérer dans les affaires extérieures de l'Égypte. L'Égypte a profité de cet exemple et tiré les leçons de cet enseignement, et elle dira aux Anglais le jour où ils chercheront à pousser son Premier ministre à la démission : Restez où vous êtes — n'avancez pas, reculez. Et si vous insistez, l'Égypte — forte et fière — ne vous permettra pas de porter la main sur son Premier ministre — fort et fier !

Le Premier ministre n'a donc pas présenté la démission qui sert de titre à cet article. Celui qui l'a présentée est un tout autre homme — un homme qui n'a rien du poids du Premier ministre et ne pourrait jamais en avoir. C'est simplement un homme comme les autres, qui ne partage avec le Premier ministre que deux choses : le Ministère, et la maladie.

Il est ministre des Affaires étrangères, tout comme le Premier ministre est ministre des Finances ; et il est malade, tout comme le Premier ministre est malade. Mais les événements ont montré que le Premier ministre a commis une erreur — et lequel d'entre nous n'en commet pas, et les plus grands hommes ne sont-ils pas les plus enclins à se tromper — lorsqu'il a choisi Nakhla Pacha al-Muṭīʿī pour être son collègue au Ministère et son associé dans la gouvernance. Il a commis une erreur parce qu'à peine la maladie eut-elle frappé le ministre des Affaires étrangères qu'il démissionna, ou parla de démissionner. Ceux qui avaient affaire à lui s'avancèrent pour lui conseiller que la démission ne seyait pas aux ministres de cette ère, étant une faiblesse d'âme et une mollesse de caractère. Il accepta le conseil et renonça à parler de démission — puis sa maladie persista quelque peu et il revint à la même conversation, et ses conseillers revinrent lui rappeler que la démission était un travers dont les ministres de cette ère bénie s'étaient guéris. L'homme se tut avec une mauvaise grâce mal dissimulée, puis sa maladie se prolongea et il se vit contraint de rompre son silence et d'évoquer à nouveau la démission. L'expérience montra que les conseils ne lui servaient à rien et que les avertissements ne signifiaient rien pour lui, et qu'il n'était pas de ces hommes faits pour cette ère — il était un homme de l'ancienne ère, celle où les ministres démissionnaient quand ils tombaient malades et que la maladie s'abattait sur eux comme un hôte lourd et importun.

Il est des gens d'une nature rusée et tenace — jusque dans leur propagande — qui prétendent que le ministre des Affaires étrangères n'a pas démissionné dans un premier temps, mais qu'il a au contraire prouvé qu'il était un homme de cette ère, capable comme le Premier ministre d'associer maladie et gouvernance dans un même fourreau. Mais il souhaitait

voyager à l'étranger pour se soigner, comme le Premier ministre avait voyagé pour se soigner, et il en demanda l'autorisation — qui lui fut refusée. Il en fut offensé dans sa dignité et dans sa santé, et il démissionna. Si ce récit est exact, il démontre lui aussi que le ministre des Affaires étrangères n'était pas un homme de cette ère mais un homme de l'ancienne ère — l'une de ces personnes qui s'irritaient lorsqu'elles demandaient une autorisation et se la voyaient refuser, ou réclamaient quelque chose sans l'obtenir, et qui démissionnaient lorsque le Premier ministre — qu'il agît en son propre nom ou par l'intermédiaire de son suppléant — leur refusait une partie de ce qu'elles sollicitaient.

Le ministre des Affaires étrangères a montré qu'il appartenait à cette vieille race délicate qui tombe malade et démissionne. Et quel danger courrait l'Égypte si tous ses ministres étaient de cette vieille race délicate — démissionnant pour cause de maladie, démissionnant pour cause de colère. Des exemples antérieurs existaient pourtant avant le passage du ministre des Affaires étrangères, et celui-ci aurait dû s'instruire auprès de ministres qui l'avaient précédé, qui s'étaient mis en colère, avaient persisté dans leur colère et n'avaient pourtant pas démissionné — des hommes qui s'étaient maintenus à leur poste jusqu'à ce que le Premier ministre lui-même démissionnât et les écartât du gouvernement, qu'ils le sussent ou non. Puis, lorsque le Premier ministre forma son second cabinet, il ne les y fit pas revenir, qu'ils le souhaitassent ou non. Il est remarquable que le ministre des Affaires étrangères n'ait même pas eu de chance dans sa maladie : il partageait cette maladie avec le Premier ministre, mais voulut pousser cette solidarité à ses extrêmes limites, s'imaginant qu'il pourrait lui aussi voyager en Europe comme le Premier ministre, et que ce qui est accordé aux ministres c'est le repos lorsqu'ils sont fatigués — tout en étant en bonne santé — comme le ministre des Coutumes prendra bientôt son repos parce qu'il est épuisé, non parce qu'il est malade. Quoi qu'il en soit, le passage de Nakhla Pacha al-Muṭīʿī au Ministère aura été une leçon qui, si elle ne lui a pas profité à lui, pourra profiter à ses collègues — et profiter au ministre qui lui succédera aux Affaires étrangères. La leçon, en résumé, est la suivante : un ministre qui songe à se mesurer au Premier ministre est inapte à la fonction ministérielle. Le ministre véritablement apte à la fonction est celui que le Premier ministre installe dans son fauteuil et qui n'en bouge pas jusqu'à ce que le Premier ministre l'en expulse de force. Le ministre véritablement apte à la fonction est celui qui sait que les hommes ont leurs rangs, et que le rang du ministre est élevé par rapport à ses subordonnés — mais qu'il ne doit en aucun cas aspirer à ce qui le dépasse, ni prétendre rivaliser avec le rang du Premier ministre.

Puissent les Égyptiens s'associer aux ministres et aux aspirants ministres pour tirer profit de cette précieuse leçon politique que nos heureuses circonstances, en cette ère heureuse, leur dispensent.